Les salons d'autrefois : XVII^e ou XVIII^e siècle ?

Antoine Lilti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1032>

DOI : 10.4000/ccrh.1032

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Antoine Lilti, « Les salons d'autrefois : XVII^e ou XVIII^e siècle ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 10 décembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1032> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.1032>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les salons d'autrefois : xvii^e ou xviii^e siècle ?

Antoine Lilti

- 1 Les salons sont toujours ceux du passé. Au xix^e comme au xx^e siècle, parler des salons c'est regretter les « salons d'autrefois », titre d'un ouvrage de la comtesse de Bassanville¹. Un parfum de nostalgie leur est attaché, le souvenir d'un passé qui n'est plus et qu'on regrette. « Les salons sont morts² » affirme, avec bien d'autres, Pierre Larousse, alors qu'ils ont encore de beaux jours devant eux. Quant à Louis Enault, le préfacier de la comtesse de Bassanville, il ne peut retenir sa verve :

Les Salons d'Autrefois ! – ces deux mots ne vous semblent-ils pas tous remplis de mélancolie, n'évoquent-ils point devant vous les gracieuses images d'un passé à jamais évanoui ? La magie du souvenir ne fait-elle point passer et repasser devant vous, les fleurs dans les cheveux, l'éclair aux yeux, le sourire aux lèvres, ces belles créatures, les femmes de l'ancienne France, produits exquis d'une civilisation raffinée, que l'Europe admirait et nous enviait ?³

Un discours sur les salons appelle presque nécessairement un discours sur le passé mais l'appelle assez librement, tant est grande la plasticité des images et des usages des salons d'Ancien Régime. Certains y voient des lieux égalitaires, d'autres des annexes de la cour, certains les disent littéraires, d'autres mondains et futiles, certains les pensent critiques et philosophiques, d'autres encore conformistes ou libertins. La diversité des représentations du salon se prête à des évocations très diverses du passé. Au demeurant, de quel passé s'agit-il ? Les salons d'autrefois sont-ils identifiés à un Ancien Régime indistinct, à un siècle plutôt qu'à un autre ? Si les salons jouent un rôle dans l'invention du xvii^e siècle, quelle place occupe le xvii^e siècle dans la mémoire des salons ? Le souvenir des salons du xvii^e et du xviii^e agit-il de la même manière ? Quel xvii^e siècle est-il attaché à l'évocation des salons ?

- 2 Il ne s'agit pas ici d'écrire l'historiographie du salon du xvii^e, ou en-core de décrire son invention mais plutôt de comprendre comment fonctionne, au xix^e siècle, la référence aux « salons d'autrefois » et de comparer deux régimes de présence des salons d'Ancien Régime au xix^e siècle. J'espère montrer dans un premier temps que l'imaginaire du salon

d'Ancien Régime a longtemps renvoyé au xviii^e plutôt qu'au xvii^e siècle, sur le modèle d'un passé à la fois révolu et toujours présent par la mémoire et les pratiques. Puis j'essaierai de montrer que les tentatives de résurrection historiographique dont les salons du xvii^e siècle ont fait l'objet impliquaient une présence et des usages très différents mais peut-être plus durables.

« Un monument historique où la messe se célèbre encore »

- 3 Tout au long du xix^e siècle, on constate une *présence* persistante des salons d'Ancien Régime. J'entends par là non seulement qu'on en parle ou qu'on écrit sur eux, mais que l'image du salon comme institution de la société aristocratique d'Ancien Régime est intensément mobilisée, par des textes mais aussi par les pratiques mondaines qui s'en veulent les héritières. Ce sont d'ailleurs des femmes qui elles-même tiennent salon, telles Mme de Staël, Mme de Genlis ou Mme d'Abrantès, qui fixent l'image du salon d'Ancien Régime, ne serait-ce qu'en diffusant le mot dans ce que Proust appelait son sens « abstrait » (distinct du sens architectural) et qui date du début du xix^e siècle. La signification de cette référence varie. Les salons plus littéraires comme ceux de Mme de Staël ou de Mme Récamier diffusent l'idée que la sociabilité de la conversation est un caractère national ; les salons plus strictement aristocrates du faubourg Saint-Germain s'attachent aux logiques de distinction sociale propre au monde et qui pallient la fin de la société d'ordres. Mais pour les uns comme pour les autres, il s'agit d'affirmer la filiation avec une société pré-révolutionnaire, pensée comme apogée de l'élégance des manières et des mœurs.
- 4 Les salons auxquels il est fait référence renvoient alors soit à un Ancien Régime indistinct, soit explicitement aux salons du xviii^e siècle, ceux des années 1770-1780, de la « douceur de vivre » pré-révolutionnaire. Quand Stendhal, par exemple, écrit des lettres sur la société française de la Restauration pour les journaux anglais, c'est au xviii^e siècle qu'il compare à plusieurs reprises les salons de la Restauration, à la fois pour affirmer la volonté de ses contemporains de mimer les manières du siècle précédent et pour en dénoncer l'échec. « La haute société, écrit-il, est en train de revivre les mœurs du temps de Louis XVI⁴ » ; il constate aussi que le statut des femmes dans la bonne société a profondément changé (« sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, les femmes étaient des déesses, aujourd'hui elles sont des esclaves⁵ ») ou encore s'amuse des efforts des dames de la bonne société pour rétablir les horaires de repas du xviii^e siècle, afin de permettre « le retour de ces aimables parties de conversation dont la révolution nous a privés⁶ ». De même, la duchesse d'Abrantès écrit la première histoire des salons de Paris et la fait débiter dans la deuxième moitié du xviii^e siècle. Plus tard encore, sous la III^e République, les salons politiques revendiqueront comme modèles les salons philosophiques du xviii^e siècle, qu'ils estiment pré-révolutionnaires⁷, de même que les salons littéraires continueront à légitimer leurs pratiques en invoquant le souvenir de Mme Geoffrin. En 1901, Charles Simond qualifie Mme Aubernon de « dernière Mme Geoffrin⁸ », indiquant que celle-ci appartient à la mémoire mondaine parisienne et supposant la continuité d'une tradition qui s'achève et promeut le xviii^e siècle en modèle du salon.

- 5 L'évocation des salons d'Ancien Régime ne sert pas seulement à légitimer des pratiques mondaines perpétuées mais aussi à marquer une distance avec le passé. Une des fonctions du salon comme objet privilégié du roman au xix^e siècle, de Stendhal à Bourget, est de permettre, au-delà du cadre qu'il offre à l'analyse psychologique et sociale, de comparer la société du xix^e siècle à celle du xviii^e siècle et de dénoncer l'emprise des mœurs et des manières bourgeoises. Le procédé consiste à opposer à l'évolution générale de la vie mondaine les rares salons qui ont conservé les pratiques d'Ancien Régime (la politesse, c'est bien connu, n'est jamais ce qu'elle était et la fausse politesse, comme la fausse monnaie, chasse inexorablement la vraie) : dans son *Autre étude de femme*, rédigée en 1838, Balzac décrit le salon de la marquise d'Espard comme « le dernier asile où se soit réfugié l'esprit français d'autrefois⁹ » et un personnage s'écrit : « les marquises s'en vont et les duchesses aussi », regrettant la fin des grandes dames au profit des « femmes comme il faut » :

Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art ou de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter contre une bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent¹⁰.

- 6 De même, Barbey d'Aurevilly situe *Le dessous de cartes d'une partie de whist* dans un salon qui, lui aussi, est un des derniers refuges de « l'esprit comme on avait autrefois ». Le lien avec l'aristocratie d'Ancien Régime et le statut de conservatoire d'un génie français presque disparu est nettement affirmé par la comparaison avec l'émigration :

[...] la baronne de Mascrary a fait de son salon une espèce de Coblenz délicieux où s'est réfugiée la conversation d'autrefois, la dernière gloire de l'esprit français, forcé d'émigrer devant les mœurs utilitaires et occupées de notre temps¹¹.

Comme Balzac, pour qui la « grande dame » a succombé à l'essor de la presse, Barbey oppose celle-ci et le salon, vestige d'une élégance disparue :

Rien n'y rappelle l'article du journal ou le discours politique, ces deux moules si vulgaires de la pensée, au dix-neuvième siècle¹².

Les salons, l'esprit, la conversation sont à la fois ceux « d'autrefois » et des normes présentes dans les pratiques et les références idéologiques et littéraires du xix^e siècle. Si la sociabilité d'Ancien Régime continue à servir d'aune à laquelle juger les pratiques contemporaines, n'est-ce pas que ce passé révolu mais proche persiste et continue à produire des effets ?

- 7 Chacun sait que *La Recherche du temps perdu* est marquée à la fois par l'importance des scènes mondaines et par les références nombreuses au xvii^e siècle, alors que le xviii^e siècle, comme l'ont fait remarquer plusieurs critiques¹³, est très largement absent de la culture proustienne. Mais paradoxalement, dans la *Recherche* comme dans les chroniques mondaines que Proust publia dans *Le Figaro*, les salons du xvii^e siècle ne sont jamais évoqués et on chercherait en vain des références même allusives à l'hôtel de Rambouillet ou aux Samedis de Mlle de Scudéry. C'est que le xvii^e siècle est présent chez Proust sous la forme d'une culture, d'un ensemble de références littéraires autour du trio Racine, Mme de Sévigné, Saint-Simon. Or les scènes mondaines de la *Recherche* comme les salons que fréquentait Proust sont des pratiques sociales (ou des représentations de ces pratiques) et le passé qu'elles incorporent, même s'il tend à s'estomper à l'époque de Proust, est plutôt le xviii^e siècle. Dans l'article qu'il consacre au salon de la comtesse d'Haussonville (dont le mari est le petit-fils de Mme de Staël et donc l'arrière-petit-fils de Mme Necker), Proust

multiplie les anecdotes qui montrent, selon une thématique qui lui est chère, la conservation d'un lien familial, conjointement patrimonial et exhibé, avec la société mondaine du xviii^e siècle. Le livre que le comte d'Haus-sonville a consacré au salon de Mme Necker le touche moins que la permanence des meubles, des objets et surtout du château de Coppet, cette

[...] demeure un peu froide du xviii^e siècle, tout ensemble historique et vivante, habitée par des descendants qui ont à la fois « du style » et de la vie¹⁴.

« Le passé et le présent se coudoient » écrit encore Proust, fasciné par la présence du passé dans le présent à travers la mémoire des salons, des mêmes pratiques continuées dans les mêmes lieux. Une formule résume cette magie du lieu et des pratiques : « C'est une église qui est déjà un monument historique, mais où la messe se célèbre encore¹⁵. »

Cette continuité directe, ce fil ininterrompu qui relie les pratiques mondaines contemporaines à celles de l'Ancien Régime révèle un mode de présence qui privilégie le xviii^e siècle : la mémoire et le témoignage. Proust explique ainsi aux lecteurs du Figaro le plaisir que procurent les *Mémoires* de la comtesse de Boigne : ce sont des livres

[...] qui donnent l'illusion que l'on continue à faire des visites, à faire des visites aux gens à qui on n'avait pas pu en faire parce qu'on n'était pas encore né sous Louis XVI et qui, du reste, ne vous changeront pas beaucoup de ceux que vous connaissez, parce qu'ils portent presque tous les mêmes noms qu'eux [...]

et ainsi, ajoute-t-il,

[...] ils ont ceci d'émouvant qu'ils donnent à l'époque contemporaine, à nos jours vécus sans beauté, une perspective assez noble et assez mélancolique en faisant d'eux comme le premier plan de l'histoire. Ils nous permettent de passer aisément des personnes que nous avons rencontrées dans la vie – ou que nos parents ont connues – aux parents de ces personnes-là, qui eux-mêmes, auteurs et personnages de ces *Mémoires*, ont pu assister à la Révolution et voir passer Marie-Antoinette¹⁶.

Se souvenant d'avoir vu au bal, lorsqu'il était adolescent, la nièce de Mme de Boigne, alors octogénaire, Proust s'émue de cette

[...] trame de frivolités, poétiques pourtant, parce qu'elle finit en étoffe de songe, pont léger jeté du présent jusqu'à un passé déjà lointain, et qui unit, pour rendre plus vivante l'histoire, et presque historique la vie, la vie à l'histoire¹⁷

- 8 La connaissance des salons d'Ancien Régime repose sur le souvenir, le témoignage. Écrivent sur les salons d'autrefois ceux qui y ont vécu ou ont recueilli le témoignage des survivants comme Morellet, Mme de Staël, Mme de Beauvau, Suard, témoins de l'ancien temps toujours invoqué, qui, incarnant sous l'Empire et la Restauration la mémoire vivante des salons du xviii^e siècle, participèrent à la renaissance de la sociabilité. De là vient que les écrits sur les salons du xviii^e siècle, surtout dans la première moitié du xix^e siècle, oscillent entre la mémoire et la fiction comme en témoigne l'*Histoire des salons de Paris* de la duchesse d'Abrantès¹⁸. Cet ensemble de récits invérifiables et romancés prétend reposer sur la tradition orale de la bonne société et met en scène une longue conversation que l'auteur aurait eu avec l'abbé Morellet chez Mme de Souza, mais doit beaucoup aussi à l'imagination de celle que Gautier surnomma amicalement « Abracadabrantes ».
- 9 La référence aux salons et à l'esprit « d'autrefois » engage un passé qui continue à produire des effets légitimants ou polémiques, parfois même poétiques, du fait qu'il est à la fois irrévocablement passé et prolongé dans le présent par la perpétuation de pratiques mondaines qui s'en réclament, par le travail de la mémoire et le témoignage des survivants ou de leurs héritiers, par les usages littéraires qu'il permet. Ceci explique que l'imaginaire du salon ainsi mobilisé renvoie à un Ancien Régime assez indistinct, un

avant-1789, qui correspond plutôt au xviii^e siècle. D'autant que le xix^e siècle hérite du xviii^e une image très négative de ce qu'on appellera plus tard les « salons » du xvii^e siècle qui, jusqu'aux années 1830-1840, sont confondues avec la préciosité et en partagent l'opprobre. Au xviii^e siècle, en effet, l'hôtel de Rambouillet est le symbole des ridicules précieux stigmatisés par Molière et Boileau et des cabales littéraires des beaux-esprits contre les grands écrivains. Quand Voltaire l'évoque, c'est toujours pour dénoncer l'affectation et le bel-esprit qui y régnait et pour rappeler le mauvais accueil qu'y reçut *Polyeucte*. Surtout, l'idée d'une cabale de l'hôtel de Rambouillet contre Racine et en faveur de Pradon à l'occasion de *Phèdre* est un des grands lieux communs que l'on trouve tout au long du xviii^e siècle et des premières décennies du xix^e¹⁹. Les salons du xvii^e siècle, même ceux qui semblent si prestigieux à l'historiographie actuelle, apparaissaient au pire comme des repères de précieuses, au mieux comme des foyers de bel-esprit, vite remplacés heureusement par les grands hommes du règne de Louis XIV.

Ressusciter un précédent par une fiction historiographique

- 10 Les salons du xvii^e siècle ne sont pourtant pas ignorés. Depuis l'Empire, ils étaient parfois évoqués, de façon assez générale, par les nostalgiques du Grand Siècle, comme une extension parisienne de la cour, comme un reflet de la grandeur louis-quatorzienne. Mais à partir des années 1830, ils émergent comme objet historiographique, sur un mode bien différent. Roederer et Cousin, qui en ont puissamment renouvelé l'image, peuvent nous permettre de comprendre les enjeux de cette redécouverte.
- 11 Le premier est le comte Pierre-Louis Roederer. Après avoir joué un rôle important sous la Révolution et l'Empire (proche de Sieyès, il siégea avec la gauche modérée à la Constituante ; plus tard, il fut longtemps proche de Bonaparte), il se retire de la vie politique à la Restauration et consacre ses loisirs à écrire et à jouer des pièces de théâtre, à défendre dans plusieurs ouvrages les acquis des Lumières, et à rédiger des travaux historiques. Très favorable à la monarchie de Juillet, il reprend brièvement du service, puis se consacre dans les dernières années de sa vie (il a alors quatre-vingts ans) à la rédaction des *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie*, qui paraissent l'année de sa mort, en 1835. Ces *Mémoires* se présentent comme une histoire de la bonne société au xvii^e siècle (celui-ci étant divisé en périodes de dix ans) dont l'objet le plus évident est une réhabilitation complète de l'hôtel de Rambouillet. La thèse de Roederer est qu'il convient de distinguer très nettement les sociétés précieuses ridiculisées par Molière de la « société polie » incarnée par l'hôtel de Rambouillet. Cet hôtel, écrit-il,

[...] regardé depuis la fin du siècle passé comme l'origine des affectations de mœurs et de langage, et qui fut dans le Grand Siècle, et pour tous les grands écrivains qui l'illustrèrent, pour Corneille, pour Boileau, pour La Fontaine, pour Racine, pour Molière même, oui pour Molière, plus que pour aucun autre, l'objet d'une vénération profonde et méritée²⁰.

À l'appui de cette thèse hardie, Roederer produit à la fois une série de discussions érudites appuyées sur des textes contemporains et ce qu'il convient d'appeler une fiction historiographique selon laquelle Mme de Rambouillet aurait fondé (ou plutôt refondé) la société polie en France en rompant avec une cour corrompue et grossière ; puis cette société polie aurait, après le mariage de sa fille, dégénéré progressivement, avant que Mme de Maintenon, issue de cette société polie, vienne féconder la cour par son mariage

avec Louis XIV. La société polie est alors absorbée pour renaître encore plus brillante au xviii^e siècle. Sans décrire ici les acrobaties historiques auxquelles Roederer doit se livrer pour rendre cohérente son histoire, on peut insister sur deux points.

- 12 D'une part, le livre de Roederer s'inscrit dans la continuité des études historiques qu'il a publiées les années précédentes sur Louis XII et François 1^{er} et qui sont aujourd'hui bien oubliées. Il y opposait radicalement Louis XII, présenté comme le roi idéal, un héros parfait, dont la femme Anne de Bretagne, aurait entretenu une cour raffinée et morale, et François 1^{er} qui inaugure aux yeux de Roederer la dérive absolutiste et surtout l'immoralisme et la grossièreté de la cour. Aussi, la rupture de Mme de Rambouillet avec la cour correspond-elle pour Roederer à une revanche posthume d'Anne de Bretagne. Son histoire des salons du xvii^e siècle trouve sa signification dans le cadre d'une histoire plus vaste, celle d'une lutte bi-séculaire entre la cour, lieu de corruption à partir de François I^{er}, et la société polie, mélange de raffinement et de morale. Or cette histoire, largement mythique, est tout à la fois sociale, morale et politique. Sociale et morale d'abord, car Roederer, qui en cela est bien l'héritier des philosophes, de *L'Essai sur les mœurs* de Voltaire mais aussi de la volonté de lier politesse et vertu sociale qui caractérise plusieurs encyclopédistes, veut écrire une histoire sociale des mœurs et de la morale²¹. Mais cette histoire est aussi politique, puisque, aux yeux de Roederer, Louis XII est d'abord un modèle politique, celui d'une monarchie constitutionnelle et libérale. D'autre part, le livre de Roederer, bien reçu dans les salons parisiens à qui il offre de nouveaux précédents illustres, apparaît à ses contemporains comme un ensemble de « paradoxes ». Même les critiques les mieux disposés prennent leurs distances vis-à-vis de thèses qui leur semblent brillantes mais peu vraisemblables. Pourtant, le livre va exercer une influence considérable. Premièrement, il remet à l'honneur le xvii^e siècle. Sainte-Beuve écrira quelques années plus tard que le livre est « devenu comme le signal de ce mouvement d'un retour au xvii^e siècle qui n'a fait que s'accroître et se développer depuis²² ». Deuxièmement, Roederer insiste sur l'importance sociale, littéraire et morale de la conversation et du rôle qu'y jouent les femmes :

Admises à partager le plaisir de la conversation, elles l'étaient par cela même à en disputer l'empire, et elles ne devaient pas rester en arrière de cette vocation ; et l'empire de la conversation, qui devait leur en assurer un plus étendu, a contribué à étendre le domaine de la conversation elle-même. Elle a embrassé en France toutes les connaissances humaines ; elle a rangé sous ses lois les sciences et les savants ; et dans les occasions où ceux-ci n'ont pu avoir les femmes pour interlocuteurs, ils ont voulu les avoir pour témoins de leurs discussions²³.

- 13 Là aussi Sainte-Beuve note que l'idée vraie et neuve du livre est celle de faire une « histoire de la conversation » et « de la collaboration des femmes, à laquelle on avait trop peu songé jusqu'alors²⁴ ». Enfin et surtout, malgré les controverses qui accueillent le livre, les thèses de Roederer vont très vite être acceptées et devenir un credo, au fur et à mesure que les livres largement inspirés du sien se multiplient. En 1865, par exemple, Édouard de Barthélemy publie des lettres d'amies de la marquise de Sablé et les fait précéder d'une introduction intitulée « De la société précieuse et de la société honnête au xvii^e siècle » qui est un décalque assez fidèle du récit de Roederer²⁵. Sainte-Beuve toujours :

Depuis que M. Roederer a donné son *Mémoire*, combien d'écrivains n'ont-ils pas recommencé l'histoire de l'hôtel de Rambouillet ou de quelques-unes des héroïnes qui y figurent ! L'ont-ils surpassé en exactitude ou en talent ? C'est en partie ce qu'il

a voulu. Dans tous les cas, il a gagné un point : il n'est plus permis, après l'avoir lu, de parler de l'hôtel Rambouillet du ton de dédain qu'on y mettait auparavant²⁶.

Lui-même n'en parlera plus de la même manière, adoptant les termes et les thèses de Roederer²⁷. Aujourd'hui encore, l'idée que les salons apparaissent avec le geste inaugural de Mme de Rambouillet est un lieu commun historiographique.

- 14 À la différence des évocations des salons du xviii^e siècle que nous avons citées précédemment, le livre de Roederer n'affirme ni ne conteste une filiation mais procède à une résurrection. Obsédé par ce souci, Roederer avait en partie reconstitué l'hôtel de Rambouillet dans sa retraite normande, désireux de « faire revivre à Boisroussel les mœurs, les habitudes, les personnages qui avaient existé à l'hôtel de Rambouillet »²⁸. Mais la résurrection la plus durable est celle qui est opérée par la pratique historiographique, mélange d'érudition (Roederer emploie vingt pages à démontrer que l'hôtel de Rambouillet n'a pas soutenu Pradon contre Racine) et de fiction.
- 15 En opérant cette distinction, il ne s'agit pas ici de recourir à l'opposition épistémologique entre histoire et mémoire qui a fait couler tant d'encre mais de distinguer des pratiques d'écriture qui traduisent et produisent des rapports différents au passé. Or, un troisième terme ici doit être évoqué : la littérature. Car les textes sur lesquels Roederer s'appuie dans son œuvre de réhabilitation sont essentiellement des ouvrages et des correspondances d'écrit-vains du xvii^e siècle qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet et en vantèrent les mérites. À deux siècles de distance, l'opération historiographique de Roederer relaie l'effort de ces auteurs pour publier la gloire de la marquise et le raffinement de son salon. Piégé par le lieu commun du xvii^e siècle selon lequel l'écrit prolonge la conversation, Roederer ne perçoit pas les effets spécifiques de textes qu'il traite comme des documents. À l'inverse, la méditation de Proust sur la faculté qu'ont les lieux, les noms, les pratiques à attacher le passé au présent aboutit, dans le fameux pastiche des Goncourt au début du *Temps retrouvé*, à un dévoilement des effets de publication et de fascination à distance que permet le « prestige de la littérature²⁹ », capable de parer d'un lustre durable une soirée mondaine anodine. Après avoir feint de mettre en cause sa propre capacité d'observation, le narrateur vient à douter de tous ces salons que la fréquentation des écrivains lui ont appris à admirer. « Toutes les Récamier, toutes les Pompadour » ne devraient-elles pas leur prestige à la « magie illusoire de la littérature³⁰ » ?
- 16 L'opération par laquelle Roederer arrache l'hôtel de Rambouillet à l'oubli un peu méprisant et lui impose durablement sa signification et sa gloire est donc double. D'une part, il exhume des textes, mémoires, correspondance, dialogues, épîtres, anecdotes, et leur rend leur force ; d'autre part, il façonne un récit – celui de la bonne société et de la cour – dont la cohérence offre une interprétation générale de la geste de la marquise. Les deux faces de cette opération se renforcent mutuellement et des générations d'écrivains, critiques, historiens ne se priveront pas d'aller chercher dans les lettres de Balzac ou les anecdotes de Tallemant de quoi justifier la vulgate mise en place par Roederer.
- 17 Cette œuvre de résurrection par l'histoire des salons du xvii^e, ou d'un certain xvii^e siècle à travers les salons, fut poursuivie par Victor Cousin qui, d'ailleurs, ne cachait pas sa dette envers Roederer et citait ce dernier comme « une autorité sur la question ». Philosophe précoce, gloire de la Sorbonne au début de la Restauration, philosophe presque officiel de la monarchie de Juillet, Victor Cousin a consacré ses dernières années à écrire des biographies sur certaines grandes dames du xvii^e siècle (la duchesse de Longueville, Mme de Sablé, etc.) et à une histoire de la société française au xvii^e siècle à travers *Le Grand*

Cyrus. Si ses livres connurent un grand succès public et plusieurs éditions, les philosophes contemporains se récrièrent devant ce qui leur appa-raissait comme un inadmissible abandon de la philosophie au profit de travaux futiles. Leur emboitant le pas, les spécialistes de Cousin ne se sont guère intéressés à cette partie de son œuvre qu'ils considèrent volontiers comme un divertissement de retraite³¹.

- 18 Ses livres méritent pourtant d'être pris au sérieux. Je me contenterai ici de lancer quelques pistes et de proposer une hypothèse de lecture. En premier lieu, il faut noter que le statut des livres de Cousin, souvent qualifiés d'histoire littéraire, est ambigu. À vrai dire, Cousin s'intéresse moins à l'influence de la bonne société du xvii^e siècle sur la littérature qu'à la littérature du xvii^e en tant qu'elle lui permet de connaître la société du xvii^e. En ce sens, Victor Cousin veut faire œuvre d'histoire ; son projet est celui d'une galerie des femmes illustres du xvii^e qui ferait pendant à la galerie des grands hommes du Grand Siècle. D'ailleurs, si dans la lignée de Roederer, Cousin défend Mme de Rambouillet et les précieuses, c'est qu'il voit en elles des grandes dames et non des femmes auteurs et il assure plusieurs fois qu'il ne souhaite pas réhabiliter *Le Grand Cyrus* comme roman³². On peut alors se demander quelle relation nouvelle avec le xvii^e siècle les femmes illustres permettent-elles d'entretenir vis-à-vis des hommes illustres ? Quel envers du Grand Siècle est-il ainsi éclairé ?
- 19 De même que Roederer abordait la société mondaine du xvii^e siècle sur le double registre de l'érudition et de la résurrection, le souci bibliophile et archivistique de Victor Cousin lui permet de faire revivre cette société, de redécouvrir ce qui avait été oublié, perdu. L'exemple le plus frappant est la découverte fameuse de la clé du *Grand Cyrus*, qui est racontée par Cousin sur le mode de la révélation et de la résurrection d'un passé disparu. Longuement malade en 1857, il se met, « pour occuper doucement [ses] loisirs » à relire le *Grand Cyrus*, qu'il juge « incapable de nous donner de trop vives émotions ». En lui appliquant la clé qu'il avait découverte à l'Arsenal, « peu à peu le roman prit à nos yeux un intérêt historique inattendu qui s'accrût de volume en volume³³ ».

En joignant aux précieuses indications de notre clef nos propres recherches, nous en vîmes à retrouver presque toute le xvii^e siècle dans un livre oublié d'apparence assez frivole [...] et à en voir sortir un tableau fidèle de la société française dans la première et la plus illustre moitié du xvii^e siècle d'Henri IV à la fin de la Fronde³⁴

Passons sur le prétendu « tableau fidèle » ; il reste que l'expérience que Cousin entend faire partager est celle d'une redécouverte vécue sur un mode passionnel, à tel point que plusieurs critiques de l'époque raillèrent le ton amoureux sur lequel Cousin évoque Mme de Longueville et firent remarquer qu'il parlait du duc de La Rochefoucauld comme d'un rival.

- 20 On ne ressuscite que ce qui est mort, ce qui n'est plus. Le travail historiographique de Cousin affirme paradoxalement la distance qui sépare le présent du xvii^e siècle. Celui-ci devient l'objet d'un travail d'érudition. Sainte-Beuve l'a parfaitement compris :

Le jour où l'on osa dire pour la première fois que la littérature de Louis XIV était une littérature admirable, mais ancienne, ce furent des cris et un scandale dont il me souvient encore. Déjà, en 1818, un écrivain peu populaire, mais élevé (Ballanche) s'était avisé de dire : « notre littérature du siècle de Louis XIV a cessé d'être l'expression de la société ; elle commence donc à être déjà pour nous en quelque sorte une littérature ancienne, de l'archéologie ». Eh bien ! la révolution introduite par M. Cousin dans la critique littéraire consiste précisément à traiter la période du xvii^e siècle comme si elle était déjà une antiquité, à en étudier et, au besoin, à en restaurer les monuments, comme on ferait en matière d'archéologie³⁵

- 21 De quel dix-septième siècle s'agit-il ? Contre une mémoire du Grand Siècle qui identifie le règne de Louis le Grand et les œuvres des grands écrivains du siècle, le contre-panthéon de Cousin, en insistant sur les femmes illustres et leurs amis, sur la première époque de la mondanité et des salons, déplace le centre d'intérêt vers la première moitié du siècle.
- 22 À de nombreuses reprises, Cousin affirme l'importance du premier xvii^e siècle et sa supériorité sur la seconde moitié. Un seul exemple parmi d'autres :

Mais si le xvii^e siècle a plus que jamais notre admiration, nous nous gardons de l'erreur trop accréditée qui confond ce siècle avec le règne de Louis XIV. [...] Il a laissé la France humiliée, affaiblie, mécontente, et déjà pleine de germes de révolutions ; tandis que Henri IV, Richelieu et Mazarin la lui avaient transmise couverte de gloire, puissante et prépondérante au-dehors, tranquille et satisfaite au-dedans. Louis XIV termine le xvii^e siècle, il ne l'a pas inspiré, et il est loin de le représenter toute entier. C'est sous Henri IV, sous Louis XIII et sous la reine Anne que sont nés, se sont formés, et même développés les grands hommes d'État et les grands hommes de guerre, ainsi que les plus grands écrivains de l'un et l'autre siècle³⁶

On connaît sa célèbre formule, « dans un grand siècle, tout est grand » mais à la vérité, aux yeux de Cousin, la première moitié du Grand Siècle est plus grande que la seconde. S'adressant à Boileau, coupable d'avoir mal jugé le *Cyrus*, Cousin lui reproche de ne pas y avoir vu l'éloge de Condé « faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté³⁷ ». Symboles contre symboles, grandeur contre grandeur, le Grand Condé est plus grand encore que Louis le Grand.

- 23 L'hypothèse que je voudrais faire est que cette résurrection historiographique du premier xvii^e siècle contre le second à travers une galerie de grandes aristocrates appelle une lecture politique. Le premier indice est l'importance des considérations patriotiques que Victor Cousin avance pour justifier ces études sur « un siècle cher à notre patriotisme » :

Nous l'avons déjà dit bien souvent, et nous le répétons avec plus de force que jamais ; si nous mettons sous les yeux de la France l'image d'un temps qui n'est plus, ce n'est pas pour lui donner un vain spectacle ; nous aimons à lui rappeler qu'elle a été grande pour l'élever à ses propres yeux, lui rendre, autant qu'il est en nous, le sentiment de sa force, combattre l'engourdissement moral qui suit d'ordinaire les agitations stériles, réveiller dans les générations nouvelles les passions généreuses qui ont fait battre le cœur à nos aïeux et à nos pères, remettre en honneur, s'il est possible, l'énergie, la constance, le mépris des vains plaisirs, le dédain de la Fortune, l'enthousiasme des grandes choses, la foi dans les destinées de la patrie. En un mot, une étude assidue de notre histoire nous a mis dans le cœur le respect et l'amour de la France, et ce sentiment-là nous voudrions l'imprimer et le répandre dans les esprits et dans les âmes³⁸

- 24 Pourquoi le premier xvii^e siècle, plus que le siècle de Louis XIV, est-il si important pour la fierté nationale ? Pour Cousin, ce premier xvii^e siècle est celui où la monarchie française a connu la liberté civile et religieuse ainsi que la liberté politique qui a existé en France « jusqu'à Louis XIV ». À partir de celui-ci, affirme Cousin, s'est développé un despotisme étranger à la tradition monarchique française. Un tel jugement historique revêt un enjeu politique important au moment où Cousin écrit, c'est-à-dire sous le Second Empire, alors qu'il continue avec quelques autres à défendre le souvenir de la Monarchie de Juillet. Il importe aux défenseurs de la monarchie constitutionnelle de montrer que celle-ci n'est pas, comme le prétendent ses adversaires, une importation anglaise non conforme au génie national, mais qu'elle trouve bien ses racines dans la tradition politique française.

- 25 On voit bien alors comment Cousin construit autour et à partir des « femmes illustres du xvii^e siècle » un contre-Grand-Siècle. Sa fascination pour l'aristocratie du premier xvii^e siècle façonne le modèle mythique d'une monarchie libérale et glorieuse. Aussi étonnant que cela paraisse, la fiction historiographique qui ressuscite à partir des hôtels de Rambouillet et de Condé un xvii^e siècle libéral offre à la monarchie constitutionnelle le passé national qui lui manque face aux bonapartistes et aux républicains.
- 26 Au-delà de la conjoncture politique et intellectuelle dans laquelle écrivent Roederer et Cousin, leur influence fut considérable. D'une part, la plupart de leurs thèses, en particulier le mythe de l'hôtel de Rambouillet ou l'opposition entre la bonne et la mauvaise préciosité, vont perdurer jusque dans l'historiographie la plus récente. D'autre part, ils attachent au salon une vision libérale du xvii^e siècle. Le salon, la conversation et ses grandes figures charrient l'imaginaire d'un autre xvii^e siècle, contre le modèle absolutiste de Louis XIV, de la cour, de l'étiquette et des auteurs pensionnés. En témoigne le parcours de Marc Fumaroli, venu à la conversation par la rhétorique, renforçant le mythe de la conversation française tout en en faisant l'histoire, pour finalement retrouver la fiction d'un xvii^e siècle libéral, incarné cette fois par Fouquet et La Fontaine contre l'absolutisme louis-quatorzien adopté et recyclé par la mémoire républicaine³⁹.
- 27 Alors que la filiation directe avec les salons du xviii^e siècle s'éloignait progressivement, ce furent les salons du xvii^e siècle qui se trouvèrent investis de cette mémoire nationale de la société polie ; ils présentaient l'avantage d'être plus purs idéologiquement et plus nationaux que ceux des Lumières, tant ces derniers furent cosmopolites et entachés de philosophie. Mais ce changement ne se fit que lentement. Dans le *Grand dictionnaire* de Pierre Larousse encore, l'article « salon » ne consacrait qu'une page, assez goguenarde, aux salons du xvii^e siècle, contre quatre à ceux du xviii^e siècle, considérés comme le véritable apogée du salon d'Ancien Régime⁴⁰. Ces derniers firent aussi l'objet d'un investissement historiographique, à partir de la troisième République, dans une optique différente qui était celle des origines de la Révolution. Là aussi, une puissante fiction historiographique fut mise en place : celle des salons comme lieu de diffusion des Lumières. La mémoire aristocratique des salons d'Ancien Régime ou l'approche littéraire, qui ont en commun de mettre en avant une valorisation esthétique de la conversation, intégraient aisément le récit de Roederer, considérant les salons du xvii^e siècle comme les précurseurs de ceux des Lumières ; à l'inverse, cette nouvelle vision, intellectuelle et politique des salons du xviii^e, se devait de postuler une rupture entre les salons éclairés du xviii^e siècle et ceux, aristocratiques et futiles du xvii^e siècle⁴¹.
- 28 La tendance aujourd'hui n'est-elle pas à l'unification, à l'initiative des héritiers de la fiction libérale ? Dans une préface assez récente à une anthologie de traités de conversation des xvii^e et xviii^e siècles, Marc Fumaroli insiste sur la fonction politique des salons du xviii^e siècle, qu'il estime avoir joué un rôle comparable au Parlement anglais⁴². Daniel Gordon, un historien des Lumières qui aime à mettre en avant ses convictions libérales qu'il juge à l'unisson de celles des philosophes qui fréquentaient les salons, croit trouver dans les textes du xvii^e siècle le modèle d'une sociabilité égalitaire qui triompherait dans les salons du xviii^e siècle⁴³. À travers cette fusion des fictions, les salons d'autrefois continue à exercer des effets présents qui ne laissent de surprendre.

NOTES

1. Comtesse Annaïs de Bassanville, *Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes*, préface de Louis Enault, Paris, Brunet, 1862-1865, 4 tomes.
2. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, art. « salons ».
3. Bassanville, *op. cit.*, p. v.
4. Stendhal, *Esquisses de la société parisienne de la politique et de la littérature*, Le Sycomore, 1983, p. 12.
5. *Ibid.*, p. 60.
6. *Ibid.*, p. 80.
7. Sylvie Aprile, « La République au salon : vie et mort d'une forme de sociabilité politique (1865-1885) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1991, 3, p. 473-487.
8. Cité par Christophe Prochasson, *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Calman-Lévy, 1999, p. 192.
9. Honoré de Balzac, « Autre étude de femme », *La Comédie humaine*, t. III, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1966 [rédigé en 1839-1842].
10. *Ibid.*, p. 224.
11. Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, Le livre de Poche, 1999 [première édition, 1874, et 1850 pour *Le Dessous des cartes*], p. 192.
12. *Ibid.*
13. Noémi Hepp, « Le XVII^e siècle de Marcel Proust dans *La Recherche du temps perdu* », *Travaux de linguistique et de littérature*, XII, 2, 1974, p. 121-144. Antoine Compagnon, « *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust », *Les Lieux de mémoire*, III, *Les Frances*, t. II, 1992, p. 927-967, citation p. 960.
14. Marcel Proust, « Le salon de la comtesse d'Haussonville », *Essais et articles*, Gallimard (Folio), p. 178 et suiv., citation p. 181.
15. *Ibid.*
16. Marcel Proust, « Les mémoires de la comtesse de Boigne », *Essais et articles*, *op. cit.*, p. 226-229.
17. *Ibid.*, p. 228.
18. Laure Junot, duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, Paris, 6 vol., 1836-1837.
19. Parmi de nombreux exemples, Delisle de Sales illustre en ces termes la haine et l'envie que les médiocres vouent aux génies qui les méprisent : « Pradon, humilié, soulève contre la *Phèdre* de Racine l'hôtel de Rambouillet » (*De la philosophie de la nature*, 1769, p. 118). Un demi-siècle plus tard, V. de Jouy dénonce la « misérable cabale » mené par l'hôtel de Rambouillet contre Racine et Molière (*L'Ermite de la chaussée d'Antin*, 16 mai 1812, t II, p. 193).
20. Pierre-Louis Roederer, *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie*, Paris, 1835, p. 6.
21. « On voit que l'histoire de la société polie pour laquelle j'ai écrit quelques *mémoires* n'est pas l'histoire de la politesse française dans le sens ordinaire de ce mot qui ne désigne guère que l'urbanité du langage et des manières usités entre les gens du monde. Il s'agit de l'ouvrage dont l'Académie des sciences morales a bien voulu entendre la lecture, de la politesse morale qui se tire du perfectionnement de l'esprit et des délicatesses de l'âme et se manifeste dans la société des personnes qui ont de l'aisance et du loisir par un langage approprié à ces qualités. J'aurais pu aussi bien intituler mon ouvrage : *Mémoires pour servir à l'histoire de la morale et de l'esprit dans la société des gens du monde*. Mais comme il y a de la morale et de l'esprit sans politesse et qu'il n'y a pas de véritable politesse sans morale et sans esprit, j'ai cru devoir préférer le titre de société polie ». Conférence prononcée à l'institut, *Archives Roederer*, A.N., AP 586, f^{os} 586-587.
22. Sainte-Beuve, « Roederer », 18 juillet 1853, *Causeries du Lundi*, t. VIII, p. 262.

23. Roederer, *op. cit.*, p. 24.
24. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 315.
25. Édouard de Barthélemy, *Les Amis de la marquise de Sablé*, Paris, E. Dentu, Paris, 1865.
26. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 315.
27. Jusqu'à la lecture du livre de Roederer, Sainte-Beuve parle toujours de façon très critique de l'hôtel de Rambouillet, dans lequel il voit par exemple « la chute plutôt que la fondation d'une littérature » (*Tableau de la poésie et du théâtre au xvi^e siècle*, 1828, p. 115) et date de la cour de Louis XIV les débuts de la conversation et de la politesse française, Mme de Sévigné », mai 1829, *Portraits de femmes*, Gallimard, 1998, notamment p. 45-47. Ensuite, Sainte-Beuve parlera de l'hôtel de Rambouillet avec éloges, comme de la « fondation des salons », « Mme Geoffrin », *Causeries du Lundi*, 22 juillet 1850, t. II, 309-329, p. 309.
28. Édouard Bergounioux, « L'hôtel de Rambouillet au xix^e siècle », *La Revue de Paris*, 7 janvier 1845, p. 30-33. Il s'agit d'un témoignage sur les dernières années de la vie de Roederer.
29. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Le temps retrouvé*, Gallimard, 1989, t. IV, p. 295.
30. *Ibid.*, p. 301.
31. Parmi les rares exceptions, Philippe Régner, « Victor Cousin et l'histoire littéraire par les femmes du xvii^e siècle », *Victor Cousin. Homo theologico-politicus. Philologie, philosophie, histoire littéraire*, Kimé, 1997, p. 177-209.
32. Sur ce peu de goût de Cousin pour les femmes auteurs et pour les romans précieux, Myriam Maître, *Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres*, Champion, 1999, p. 24-25.
33. Victor Cousin, *La Société française au xvii^e siècle d'après Le Grand Cyrus*, 1858, « Avant-propos », p. I.
34. *Ibid.*, p. II.
35. Sainte-Beuve, « Cousin et Villemain », *Causeries du lundi*, t. I, p. 116.
36. Victor Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville*, Paris, 1853, « Avant-propos », p. VII-VIII et IX-X.
37. Victor Cousin, *La Société française au xvii^e siècle*, *op. cit.*, p. 5.
38. Victor Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville*, *op. cit.*, p. VII-VIII.
39. Sur ce dernier point : Marc Fumaroli, *Le Poète et le roi*, de Fallois, 1997, notamment p. 239-244.
40. « À vrai dire, c'est du xviii^e siècle que datent ces grandes réunions qui devaient exercer une si puissante influence. Au xvii^e siècle, les salons étaient des réunions assez inoffensives de précieuses et de beaux esprits ; au xviii^e siècle, l'esprit nouveau y pénètre par toutes les portes, y fermente, s'y développe et prépare, par cette sorte d'incubation, la grande rénovation sociale », in P. Larousse, *op. cit.*
41. Opposition que l'on retrouve dans la version la plus récente de cette vision éclairée des salons du xviii^e siècle, celle qui les intègre à l'espace public : à la différence des salons du xviii^e siècle, écrit Habermas, dans ceux du xvii^e siècle « l'esprit et l'*intelligentsia* ne sont pas encore en mesure, au sein du climat dominant marqué par l'honnête homme, de se libérer de l'autorité de leur hôte noble et de parvenir à cette autonomie qui transformera la conversation en critique et les bons mots en arguments », in Habermas, *L'Espace public*, Payot, 1993, p. 42.
42. Marc Fumaroli, « Préface », *L'Art de la conversation*, anthologie publiée par Jacqueline Hellegouarc'h, Paris, Garnier, 1997, p. xxiv.
43. Daniel Gordon, *Citizens without Sovereignty. Equality and Sociability in French Thought, 1670-1789*, Princeton University Press, 1994.